

et qu'ils s'obstinaient à vouloir l'exécuter, leur intima l'ordre de ne pas le quitter; puis des ordres il passa aux menaces, tira son sabre, prit le plus mutin par le collet; mais, pendant ce temps, les trois autres s'échappèrent, montèrent sur la banquette, enjambèrent l'épaule, et s'en vont à l'aventure comme de vrais chevaliers errants, criant à tue-tête, chantant :

La victoire est à nous, etc.

et tirant force coups de fusil au hasard contre les solides remparts et leurs épais revêtements de briques.

Une demi-heure environ s'écoula ainsi, et tout le monde croyait ces malheureux victimes de leur témérité, lorsqu'à notre grand étonnement nous les voyons reparaitre; les cartouches étant venues à leur manquer, et la pluie qui tombait ayant à peu près dissipé leur ivresse, ils avaient cru prudent de regagner leur poste; mais comme ils craignaient les plaisanteries de leurs camarades, ils s'efforçaient de rentrer inaperçus dans la tranchée. Déjà 2 d'entre eux étaient à couvert et le troisième se disposait à les suivre, lorsqu'il s'aperçoit qu'il a perdu son schako; il s'irrite, et, ne voulant pas exposer son chef ni aux quolibets du *louslic* de la compagnie, ni laisser aux ennemis un trophée dont ils puissent se glorifier, il jure qu'il retrouvera son malencontreux schako et retourne sur ses pas, malgré les ordres de son lieutenant, malgré les prières de ses camarades qui le conjurent de ne pas s'exposer plus longtemps à une mort presque certaine.

Une demi-heure, une heure, la nuit entière se passa, et le lendemain le rapport officiel portait ces mots :

« Pierre Bergeron, grenadier à la première compagnie, manque à l'appel. Comme cet homme avait la réputation d'un intrépide soldat, on doit penser qu'il a péri de la mort des braves. »

Cependant il n'en était pas ainsi; on a bien raison de dire qu'il y a un dieu pour les ivrognes; le grenadier n'avait été atteint ni par la mousqueterie, ni par les boulets, ni par la mitraille; il n'avait pas non plus retrouvé son schako; mais, en le cherchant, il était tombé dans le fossé du bastion de Tolède, et là, complètement dégrisé, oubliant enfin ses projets de conquête et son ancienne fierté, il avait humblement appelé à son secours le factonnaire hollandais, qui appela lui-même son officier, lequel vint, suivi de quatre hommes et d'un fûlot, retirer notre infortuné conquérant, qui, pour expier son intempérance, fut condamné non pas à quinze jours de salle de police, mais à quinze jours de détention dans les casernes de la citadelle, où il resta jusqu'après la capitulation. J'ai vu cet homme lorsqu'il fut délivré; il se louait beaucoup de la générosité des Hollandais.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le soldat français, c'est une gaieté franche et naturelle qui se soutient même au milieu des plus grands dangers. J'étais un jour près d'une batterie de pierriers que l'on avait nouvellement armée; un canonier, qui venait de casser sa pipe de terre, témoignait sa mauvaise humeur et se dépitait de ne pouvoir jusqu'au lendemain matin se livrer à son passe-temps favori. Tout à coup il jette son *brûle-gueule* dans un des pierriers que l'on chargeait.

— Au moins, dit-il, il faut que tu serves encore à quelque chose. Tu portes de mes nouvelles aux Hollandais.

— C'est bien, camarade, lui réponds son voisin; mais quand on fume, il faut boire la goutte.

Et prenant une bouteille vide dans le panier de la cantinière, il y verse avec beaucoup de gravité un petit verre de genièvre; puis il ajoute le tout à la charge qui s'éleva bientôt en l'air au milieu des éclats de rire et des applaudissements de tous les spectateurs.

Je ne crois pas que chez aucun peuple on puisse trouver de pareils traits d'insouciance dans un pareil moment; car le poste était périlleux; on comptait en l'air en ce même temps quatorze ou quinze bombes, qui en éclatant portaient la mort de tous côtés. Jamais peut-être une si grande quantité d'artillerie n'avait été mise en batterie sur un aussi petit espace. Partout les boulets et les obus crétaient les épaulements, tandis que les balles des tirailleurs balayaient tout ce qui se présentait sur la banquette. J'ai vu beaucoup d'anciens et de braves militaires qui avaient échappé aux sanglantes et glorieuses campagnes de l'empire, qui avaient assisté à des sièges meurtriers, et qui pourtant s'étonnaient de cette grêle de projectiles qui tombaient si serrés et si dru. D'autres qui, n'ayant jamais vu de sièges, n'avaient pu jusque-là s'en faire une idée, disaient qu'ils aimeraient mieux se trouver à trois grandes batailles que de recommencer ce que nous venions de faire, et proclamaient hautement qu'il fallait plus de vrai courage pour suivre sans sourciller toutes les opérations d'un siège que pour combattre en rase campagne.

Et en effet, ceci est assez facile à concevoir.

En rase campagne, dans une escarmouche, dans un combat, dans une bataille, l'odeur de la poudre produit une sorte d'enivrement. On est enveloppé d'une épaisse fumée qui empêche de reconnaître toute l'étendue des pertes que l'on fait. D'ailleurs on ne reste pas toujours à la même place, on donne des ordres, on en reçoit; on exécute les mouvements prescrits, on avance, on recule, on fait une pointe, on bat en retraite, on appuie à droite ou à gauche, on soutient une charge de cavalerie; on fait des feux de pelotons, des feux de rangs; on enlève à la baïonnette un mamelon ou une batterie; et enfin on reste rarement dans l'inaction; on n'a ni le loisir ni la possibilité de s'occuper de ce qu'on laisse devant ou derrière soi. Ce n'est qu'après l'action que l'on ramasse les morts et les blessés; mais alors le danger est passé et les réflexions que cette vue peut inspirer au soldat sont bien vite oubliées.

Mais dans la guerre de siège, il n'en est pas de même; le travailleur de

tranchée doit rester douze heures au moins et souvent davantage à la même place, sans pouvoir la quitter sous quelque prétexte que ce soit. Il dépose ses armes et tout cet attirail militaire auquel il est peut-être habituellement redevable d'une partie de son assurance; on les remplace par une pelle ou une pioche dont il faut qu'il se serve pour creuser et élargir péniblement l'étroite sape qui doit le conduire jusque sous les murs de la place. Il est obligé d'observer presque toujours un rigoureux silence, il a donc tout le temps de s'abandonner à ses réflexions; enfin, et ce qui sans doute lui paraît le plus dur, il est exposé aux coups de l'ennemi sans pouvoir les lui rendre, et son sang lui bout dans les veines d'impatience et d'ennui. Aussi, lorsqu'un homme tombe frappé dans la tranchée, presque toujours on voit les tirailleurs s'arrêter et se regarder en silence; la pioche déjà levée retombe sans force et comme émoussée; il y a ordinairement un moment d'hésitation, mais il n'est pas de longue durée. Si l'homme a été frappé d'un coup mortel, son oraison funèbre est faite en peu de mots.

— Pauvre diable! c'est dommage! c'était un brave soldat, un bon officier, un excellent camarade!... c'était l'honneur du régiment. Mais au moins son compte a été bientôt fait; il n'a pas eu longtemps à souffrir! C'est encore du bonheur!...

Et l'on essuie furtivement une larme que l'on rougit presque de donner à la mémoire du brave dont on se trouve à jamais séparé.

Mais si le coup n'est pas mortel, si le malheureux respire encore, on s'approche de lui, on lui prodigue des soins; on examine sa blessure; ses camarades ne veulent pas confier à d'autres le soin de le porter à l'ambulance; c'est alors que l'impression devient grande et terrible, lorsqu'on voit ces os brisés en mille éclats, ces chairs pantelantes et couvertes d'un sang noir et caillé, ces traits contractés par la douleur, et le blessé qui présente à la scie de l'opérateur ce reste de membre déjà mutilé par le boulet. Oh! je vous jure qu'alors il faut avoir du courage pour retourner à son poste et pour y rester ferme, la souris sur les lèvres et la tristesse dans le cœur!...

Le soldat comprend bien cela de lui-même. J'ai vu un canonier grièvement blessé recommander à ceux qui l'emportaient de cacher sa blessure: « Son aspect est trop hideux, disait-il, et je sais l'impression que cette vue produirait sur eux. » Il fallait avoir une âme fortement trempée pour faire une pareille réflexion, et dans un pareil moment. Une heure après, le malheureux n'existait pas; la partie antérieure du crâne avait été fracassée par un éclat d'obus et tous les secours de l'art furent inutiles.

III. CAPITULATION.

Cependant les travaux étaient poussés avec autant de promptitude que de prudence; la prise de la lunette Saint-Laurent avait donné un nouvel élan à nos troupes, qui regardaient ce premier succès comme un sûr garant de l'heureuse issue de notre entreprise. On s'occupait de terminer les descentes de fossé blindées et à ciel ouvert. Malgré le mauvais temps, malgré les pluies continuelles qui, en faisant ébouler les terres, nous retardaient sans cesse, les batteries de brèche et les contre-batteries avaient été construites et armées entièrement, sous la direction de l'habile général Neigre, qui présidait lui-même à toutes les opérations importantes, et le 22 on commença à battre avec une effrayante activité ce beau rempart de briques si rouge, si coquet et si propre, qui semblait naguère défier nos forces et notre courage; les charges avaient été augmentées pour donner aux boulets la plus grande force et la plus grande vitesse possibles. Aussi leur effet fut prodigieux, et, le 23 au matin, la brèche large et belle semblait déjà toute préparée pour ouvrir un passage à nos troupes; quelques boulets de plus pour déterminer l'éboulement des terres supérieures, et elle eût été praticable.

Depuis quelques jours une seule pensée préoccupait tous les esprits. L'ennemi attendrait-il l'assaut? Tel était le sujet de tous les entretiens. On désirait généralement l'assaut, parce que là du moins on pourrait avoir l'occasion de se distinguer d'une manière toute particulière, mais dans le cas où il faudrait le donner, quel serait le chef chargé de le commander? quel serait le régiment jugé digne de se présenter le premier aux coups des ennemis? Voilà ce que nous ignorions tous.

D'un autre côté, on ne se dissimulait pas que le sang n'avait déjà que trop coulé, et que, dans l'intérêt de l'humanité, il était à désirer qu'on en arrâtât l'effusion. On savait aussi que le Code militaire hollandais, moins exigeant que le nôtre, permettait au gouverneur d'une place de capituler aussitôt que la brèche était praticable, et tout le monde convenait qu'en cette occasion le général Chassé devait user de ce droit, puisqu'il n'avait aucun secours à attendre. Enfin, dans la matinée du 23, toutes les incertitudes furent dissipées. Le feu, qui depuis vingt-quatre heures avait été plus vif que jamais, cessa tout à coup. Des parlementaires étaient arrivés au quartier-général, où il avait été signé une capitulation en vertu de laquelle la citadelle et la *tête de Flandres* devaient nous être remises; il était aussi convenu que la garnison resterait prisonnière jusqu'à la reddition des forts de Lillo et de Liefskenshoek, et que, dès le lendemain, nos troupes occuperaient la demi-lune et la porte de secours de la citadelle.

Aussitôt que le feu avait cessé, presque toute la population d'Anvers et des environs s'était portée en foule pour examiner nos travaux, dont l'entrée jusqu'alors avait été sévèrement interdite à tout ce qui n'était pas officier belge ou porteur d'une permission en règle du grand quartier-général. La curiosité, longtemps réprimée, saisissait avec avidité ce moment pour se satisfaire. Mais il y avait aussi là des gens amenés par un plus puissant intérêt; c'étaient les propriétaires des maisons et des jardins qui se trouvaient placés sous le feu de la citadelle. Hélas! plusieurs de ces malheureux